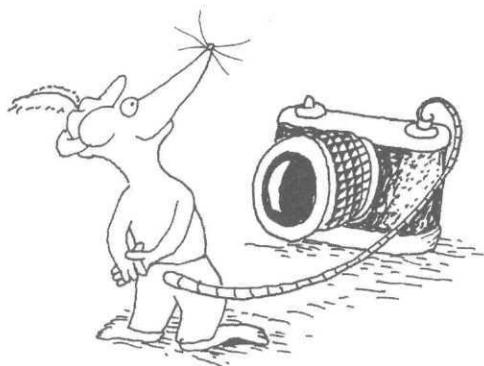




## rencontre avec Bruno Heitz



Bruno Heitz : *Radigras photographe*, éditions Van den Bosch

Dans le temps, on ne parlait pas de « galère » à propos des jeunes qui vivaient de petits boulots. On disait « il bricole ». Sa première porte, Bruno Heitz l'a claquée. C'était celle de la demeure familiale - et des études, ce qui ne lui disait guère plus. Les suivantes, il les a peintes, posées, rabotées. Avec une idée en tête : devenir peintre ou dessinateur. D'ailleurs, pour bien prouver qu'il n'était pas un incapable, il avait réalisé son « chef-d'œuvre », à la manière des compagnons du tour de France. Non, pas un escalier à vis ou une gargouille en pierre taillée. Un livre ! « L'Autobus rouge ». Il l'a montré à son père (réaction inconnue) et à la bibliothécaire municipale (enthousiaste). Elle a eu la bonne idée de lui en montrer beaucoup d'autres, de divers éditeurs, ce qui lui a permis de comprendre que l'édition était un monde en soi, elle l'a catalogué auteur jeunesse, et il est rentré content, la tête ailleurs : lui, il vendait ses dessins sur le marché d'Arles le vendredi matin, et il écrivait aux journaux de la région pour proposer ses talents d'humoriste politique. Son idéal, c'était ça. Le dessin qui se suffit à lui-même, qui fait respirer la page et rire le lecteur, « sans légende ». C'est comme ça que certains hebdomadaires publiaient leurs dessins et Bruno Heitz lisait chaque fois religieusement le petit cartouche : « sans légende ». Il n'imaginait pas qu'on puisse faire deux dessins qui se suivent, inventer une histoire, une durée.

Les journaux ne répondant pas à ses appels du pied, il continuait à bricoler. Des petits chantiers, des murs à repeindre, des étagères à installer... Il s'est retrouvé factotum au festival de la photo d'Arles. Entre deux cloisons à dresser, il fallait aller chercher les photographes à la gare. Lucien Clergue, c'est tombé sur lui. Il

venait animer un stage de photo de nu. Drôle d'ambiance, beaucoup moins concentrée que dans un atelier de peinture. Ça peut se passer n'importe où, le plus souvent dehors, il y a le modèle nu, dans la rue, sur une plage et tout le monde habillé autour, les curieux qui se pressent...

Fond noir. Zoom arrière : le fond est un décor, fabriqué par le factotum, monté sur un cadre de bois. Les agrafes vont briller au soleil, se voir sur les photos. Il rentre chez lui en courant rapporter un tube de gouache, revient essuyer les quolibets du maître « ça ne sert à rien ! » et après coup : « tu es méticuleux, viens chez moi la semaine prochaine ». Ça tombait bien, c'était la fin de son contrat. Bruno Heitz s'est retrouvé retourneur de photos, engagé à plein temps, au smic. Fini de bricoler ?

Au contraire ! Clergue, dit-il, lui a beaucoup appris, sans être le moins du monde pédagogue. Simplement en le regardant faire, ça lui donnait envie de se lancer. Pendant tout ce temps, il n'avait jamais cessé de se considérer comme un « dessinateur-obligé-de-faire-autre-chose-en-attendant ». Il se levait le matin à 5h pour dessiner, il arrivait au travail vers 9h en ayant déjà une bonne partie de sa journée derrière lui. D'ailleurs, ça lui est resté. Pendant que ses copains festoient dans les salons du livre, lui il rentre à l'hôtel, croquer (mordre ? non, mordiller...) les éditeurs, les éditiles et toute cette palette de personnages dont on trouvera un portrait des plus instructifs dans l'ouvrage intitulé « UNE BELLE FÊTE qui a bien failli être RATÉE ».

Holà tout doux ! On s'emballe, et tout à coup, on croit qu'on a sauté un paragraphe. Manque un joint quelque part.

Procédons par déplacement. Prenez Christophe Besse. Si, si, c'est Bruno Heitz qui vous y invite. Voilà un auteur-illustrateur connu, comme lui, qui a le même âge que lui, qui a suivi des études jusqu'au bout, appris à dessiner, peindre, illustrer, utiliser la gravure, l'eau-forte, la typographie, qui a commencé à publier en même temps que lui... Deux chemins, deux apprentissages radicalement différents pour arriver au même métier. Et si Bruno Heitz suit aujourd'hui des stages pour acquérir telle ou telle technique, il ne jette rien de ce qu'il a appris dans ses petits boulots. Tout est recyclé, utilisé, transformé.



## rencontre avec Bruno Heitz

de couleur, buvard, papiers de soie qui servent à emballer les oranges, à cigarette... Depuis qu'on scanne à plat, le résultat est extraordinaire, on peut même voir la colle du papier à cigarette par transparence ! Les possibilités techniques décuplées le mettent en joie, il les pousse en jusqu'aboutiste facétieux. (« Au Rouergue, on peut mettre 2,5 cm d'épaisseur, vous vous rendez compte ? ! On peut mettre une pince à linge ! »).

Le Lépine du dessin nourrit la verve de l'humoriste, et réciproquement. C'est un équilibre, assure Bruno Heitz, d'une voix d'homme assagi, apaisé qui concilie métier et passion. La folle jeunesse s'estomperait devant l'adulte en pleine maîtrise de ses moyens ?

On en jugera au récit de cette dernière anecdote : quand ils se sont rencontrés, ils ont passé une après-midi à imaginer comment Douzou, qui ne publiait que des auteurs inconnus, pourrait enrôler Heitz, auteur à succès. C'était simple, il suffisait de lui trouver un pseudonyme, et une vie. C'est ainsi qu'est apparu Ben Zouthir, aussitôt disparu, nanti d'une note biographique dont on a pu retrouver des traces jusque dans « l'Autojournal » : curé après avoir été facteur, il avait embrassé ces différentes professions parce qu'elles lui permettaient de rouler en 2CV. Lorsqu'on avait supprimé ce véhicule, il s'était enfui en forêt au volant de sa voiture de fonction...

Moyennant quoi, il a publié au Rouergue *Une Histoire pas terrible terrible*, l'affaire d'une vache entrée en collision avec une voiture si bien qu'on recollait les morceaux de l'une avec les morceaux de l'autre. Bricolé ? Oui. Mais c'est du peaufiné.

**Ruth Stégassy**

Bruno Heitz : *Une histoire pas terrible terrible*, Éditions du Rouergue

